

Virginie Poitrasson

# Le pas-comme-si des choses

série **Alimage**



*Éditions de l'Attente*

L'auteur a bénéficié du soutien de la Région Île-de-France  
pour l'écriture du texte.

En couverture, reproduction de « Pieds-Racines » (2013)  
de Patricia Cartereau, avec l'aimable autorisation de l'artiste.

© Éditions de l'Attente, 2018  
ISBN : 978-2-36242-074-0  
*www.editionsdelattente.com*

Pour leur programme éditorial, les éditions de l'Attente  
reçoivent le soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine.

« Quelqu'un qui voyage en moi me traverse. Je suis devenue sa maison. »

Unica Zürn, *L'Homme-jasmin*

« Quand l'âme des bêtes et des oiseaux ailés a jailli hors du corps... elle voltige là-même, inutile, jusqu'à ce qu'un autre animal la ravisse, mêlée au souffle de l'air... Les mêmes, dans les demeures, deviennent les uns des pères et pères et fils et épouses aux beaux atours et mères et filles, par des générations qui se succèdent l'une l'autre... L'âme humaine, selon de certains cycles de temps, passe dans des animaux, de celui-ci en celui-là ; tantôt elle devient un cheval, tantôt un mouton, tantôt un oiseau terrible à voir... ou bien elle rampe sur la terre divine, rejeton des froids serpents. »

*Fragments d'Orphée 223-224*

« L'homme consume le manque par ses pensées. »

Kristin Prevallet, *Je, au-delà*

« Durant encore fort longtemps, sans doute, aucune femme ne pourra tenter d'écrire sans trouver devant elle un spectre. »

Virginia Woolf, *Des professions pour les femmes*

C'est un petit drame après l'autre. Petit drame après petit drame. Les uns après les autres, des petits drames qui dansent, se donnent, se quittent, se retrouvent, s'élargissent, s'abandonnent, se rétractent, s'étalent à nouveau, ne disparaissent jamais totalement.

Pourtant au départ rien de tout cela ne transparait à la surface. Au commencement, il y a juste un bruit de fond, constant, inintelligible mais comme annonciateur d'évènements. Et peu à peu des oscillations de présence apparaissent, des gestes inédits s'initient, des pensées circulent, comme si une main passait le long de ma colonne vertébrale et frôlait une à une mes vertèbres. Serait-ce le point de bascule ?

(Je crains, bientôt, de me situer hors-champ.)

**1**

**Là, encore**

Je parcours le jardin, sentant ce qui est là, tout de ciel et de lumière, des bruits de scie quelque part dans l'un des ateliers en retrait du chemin, à près d'un kilomètre, en léger contrepoint sur le vent, et comme la clarté des choses peut approfondir mon pas, me donner quelque chose à saisir et tenir, voilà la scie qui s'arrête. Je marche, je songe. C'est un de ces matins sans oiseaux. Une immobilité plane sur les branches, un vide, troublant par son épaisseur.

Je lis, je rêve. Je suis à la fois ici et là. Mes idées se détachent tels des opercules et les jeter en l'air est une sorte d'exercice. Elles flottent, légères. Je suis devant ma tasse de thé et je regarde au-delà de la tasse dans un espace à l'intérieur de mon crâne qui est aussi là devant moi. Je reste assise à finir mon thé, plongée dans ces pensées, ces traces de souvenirs et ces images en demi-teinte, je sais que je suis en train d'oublier quelque chose, mais quoi ? Il y a cette masse d'ombre mouchetée, comme un moment indivisible, et c'est un matin normal avec son lot de routines, mais cela a l'air de dérapier sans que je puisse l'arrêter, voilà, je sais, j'ai besoin d'acheter du décapant pour nettoyer la grille à l'extérieur, et quoi d'autre ? C'est le genre de journée où j'oublie les mots, je laisse tomber des choses et je me demande ce que je suis venue chercher dans la chambre parce que je suis là pour une bonne raison, et je me répète que c'est juste une question de temps avant de me rappeler parce que je me rappelle toujours une fois que je suis revenue sur mes pas. La chose communique d'une manière ou d'une autre.

Je réfléchis à mes doigts qui se raidissent parfois comme du bois. C'est pour cela que je laisse si souvent

tomber des objets, et il y a chaque jour une nouvelle tasse fêlée.

La fenêtre. Je crois voir un oiseau. Du coin de l'œil je vois quelque chose s'élever derrière la vitre, mouvant tel un oiseau mais peut-être n'en est-ce pas un. Je regarde, c'est une mésange avec sa gorge jaune et sa calotte bleue, elle se déplace à l'horizontale, prend son envol à tire-d'aile pour aussitôt disparaître. Mais le passage si furtif me demande de recréer l'instant fantomatique, de l'inventer à nouveau, je ne savais pas ce que je voyais au départ, était-ce bien une mésange ? Y avait-il bien du bleu ? Ou était-ce plutôt un gris passé comme le plumage d'un serin ? Je ne pourrai jamais le savoir vraiment à moins que la scène ne se reproduise, et même si c'était le cas, et même alors...

Peut-être est-ce une hallucination ? Ou un problème de vue ? Est-ce que je marche mieux parce que je suis myope ? À quarante ans, j'ai une mauvaise vue. Je ne calcule pas mes gestes, mais je balaie un large espace de mes bras, dessinant ce qui ressemble moins à un plan précis qu'à un ample mouvement de danse. Je veux avancer à grands pas, peu importe la direction. Avec l'âge, la plupart des gens cessent de



tourbillonner. Je marche toujours aussi vite, je ne vois pas mieux, et je me heurte souvent aux murs, cogne des meubles, casse des verres.

Ce n'est pas la première fois qu'il me semble avoir vu quelque chose plusieurs fois, ou une ou deux fois, du coin de l'œil gauche. Il faudrait que je me décide à voir un ophtalmologiste ou même un opticien. Mais cela en vaut-il la peine ? J'aime ce flou comme s'il y avait des réalités superposées. Les contours s'estompent. L'espace n'est qu'ombres sans nombre. Ombre de feuilles, modulation de branches. Suis-je dans le buisson ? Sortie du cadre de la fenêtre ? Dans la pièce d'où j'observe ? Le dessin du parquet se métamorphose en ondulation de vagues.

À défaut d'un ophtalmologiste, je vais voir un médecin généraliste qui m'envoie chez un autre, qui m'envoie chez un spécialiste, et ainsi de suite. J'empile les analyses, les prélèvements, les diagnostics, les interprétations.

On me dit : « Votre corps est un bel accident. Cette souffrance, faites-la vôtre et elle s'éloignera. » On me dit : « Un corps est toujours en fabrique. Le vôtre se réinvente constamment. C'est une chance. » On me dit : « Votre corps peut s'éloigner de vous. Il faut rester attentive à cela. Enlacez-le. » On me dit : « Oui, il est une imbrication de nerfs et d'os, mais regardez au travers et vous verrez une tout autre matière. » On me dit : « Votre pensée vous la fabriquez dans votre chair et parfois ça surchauffe. » On me dit : « Vous essayerez de vous contourner par facilité, mais allez plutôt où rien ne vous oblige, dans vos propres tuyaux. » On me dit : « Vous êtes autant dedans que dehors, vous êtes cette indispensable traversée. » On me dit : « Rien n'arrête le passage au travers, pas même la peau, ce faux cuir. Vous êtes circulation. » On me dit : « Votre corps est rassemblé autour de points rouges, laissez-les rayonner. » On me dit : « Votre histoire est à l'image de la circonférence de

vosre corps. Mesurez-la. Sans rien oublier.» On me dit : « Si vous devez mourir, ça ne se fera pas brutalement, mais dans une étonnante lenteur comme pour la plupart d'entre nous.» On me dit : « Si vous êtes ici c'est qu'il est bien question de savoir quand cela va advenir (votre mort), vous êtes en train de vous y préparer. Laissez-vous aller.» On me dit : « Il y a ces souffrances quotidiennes, équilibrez-les avec vos prouesses. Devenez gymnaste olympique.» On me dit : « Votre corps a ses propres nœuds, ses propres réseaux, laissez circuler.» On me dit : « Où êtes-vous ? Où vous situez-vous ? » On me dit : « Vous êtes faite de couches multiples. Accouchez-vous du nombre de personnes qui vous habitent. Sans hésitation. » On me dit : « N'ignorez pas ce qu'est votre corps, soyez toute à sa fabrication. »

Je n'oppose plus aucune résistance. J'écoute. Je suis toute à mon corps, à mes corps. Je les additionne.

Un nouveau corps, et encore un autre. Combien de corps faut-il donc que je trimbale ? Certains ne sont pas identifiés. Ils ont un potentiel érotique, mais ne peuvent pas vraiment accomplir un acte sexuel. Ils sont clandestins, pourtant ils ne sont passibles d'aucune peine, car ils sont invisibles.

Un vent chaud souffle de bas en haut dans le tuyau qui traverse l'un des corps. Mais un bouchon situé à hauteur du thorax fait obstacle à l'air qui ne peut monter jusqu'à mon crâne. Dans le tuyau, le vent souffle d'une force égale, sans pour autant parvenir à faire sauter le bouchon. C'est en accumulant de la pression que j'arrive à le faire bouger et à l'expulser d'un coup vers le haut. Le voilà qui s'envole par le sommet de ma tête.